

LES JEUNES GENS

A MARIER.

CHAPITRE XVII.

Je cherchais tout à l'heure des débouchés pour cette jeunesse à laquelle on fait si peu de place dans la vie sociale, et qui attend avec quelque impatience que les rangs s'élargissent pour

lui ouvrir passage. En voici pourtant un qui semble tout trouvé : le mariage. Excellente condition, en vérité, qui vous prend un homme tout vif, tout séillant, un perturbateur de l'ordre public, un héros du drame scandaleux, et en peu de temps vous le rend gras, lourd, assoupi, réglant ses comptes de cuisine, parlant morale et montant la garde. Par malheur nous voyons que cet état de béatitude domestique n'exerce qu'une faible séduction sur les esprits de la génération nouvelle. A l'exception de quelques amours impétueux, débris de l'ancien roman, qui se précipitent tête baissée dans toutes les chances de misère et de regret que leur présente l'avenir, vous ne trouverez nulle part un grand empressement à courber sa tête sous le poêle nuptial. Et cependant les jeunes filles attendent ; elles font de la musique à s'engourdir les doigts, à se déchirer la poitrine. Elles prodiguent, pour se mettre en scène dans le monde, mille efforts de gracieusetés et de talents. Mais bien loin qu'on leur sache gré de toutes ces avances, on se moque d'elles à l'envi, on invente mille injurieux propos pour tourner en dérision la plus séduisante espèce de femmes, après celles

qui sont revenues du mariage, je veux dire celles qui veulent en essayer.

C'est que vraiment, en cela comme en toutes les choses d'ici-bas, nous avons fait une singulière condition aux femmes, nous autres privilégiés de la barbe, de la vie indépendante et des droits politiques. Après avoir rogné autant que possible leur part de liberté, quand nous les tenons enveloppées de tout côté par ces liens que nous appelons devoirs ou convenances, et dont notre malignité leur fait sentir à toute heure la mordante étreinte, nous allons les poursuivre par le ridicule jusques dans cette chétive existence que nous leur avons réglée, et leur tourner à moquerie la gêne même où nous les avons réduites. Qu'elles soulèvent, avec un peu de hardiesse, un coin du joug qui pèse sur leur tête, ou qu'elles le portent avec résignation, qu'elles suivent docilement la route étroite tracée à leurs désirs, ou qu'elles s'en écartent par d'imprudentes saillies, nous avons des railleries toutes prêtes contre leur soumission et contre leur révolte, nous rions tour à tour de leur patience et de leur insubordination. C'est encore

là un de ces droits du plus fort dont nous usons effrontément, et, pauvrettes qu'elles sont, habituées à souffrir, quoique chacun de nous ait fait à chacune d'elles ample confiance de nos faiblesses, de nos folies et de nos sottises, on ne les voit pas exercer les sévères représailles qui leur seraient bien permises. Tout au plus se hasarderont-elles, isolément et dans leur intérieur, à châtier cette impertinence du sexe dominateur sur l'individu, parfois fort innocent, qui se trouve à leur portée, sans jamais se permettre de riposte générale contre l'espèce.

Pour ne pas sortir de notre sujet, demandons-nous d'abord si c'est être bien généreux, comme il convient aux puissans et aux mieux partagés, que de prendre pour sujet de sa raillerie, non pas une volonté, un désir, une chose de choix et de préférence, mais un besoin, une nécessité qui est notre propre ouvrage. Il nous sied bien à nous, qui nous sommes réservé le droit d'opter sans contrainte entre l'accomplissement du ménage et la libre allure du garçon, à nous pour qui le célibat peut avoir tous les avantages de la réalité et tous les agrémens de la fic-

tion, de troubler ces malheureuses filles, vouées au mariage par l'arrêt de leur naissance et par la loi de notre société, dans la recherche de cet état hors duquel nous n'avons à leur offrir que péril ou délaissement, opprobre ou dédain. Qu'une fille, et jeune et belle et riche, car nous ne regardons pas les autres, exigeans et fiers que nous sommes, arrive à sa vingtième année, sans qu'on l'ait vue quitter sa famille, porter sa fortune et ses charmes au logis d'un étranger, renoncer aux joies de sa jeunesse, aux caresses paternelles, à ce doux partage qu'une mère fait avec elle de son autorité, irons-nous jamais supposer qu'elle reste volontairement et par goût dans sa condition d'enfant chéri, gâté, choyé, qu'elle craint d'échanger ce bonheur certain et connu contre les risques infinis du mariage? Non; plutôt que de croire à cette rébellion négative, à ce refus de l'impôt qui offenserait notre orgueil, nous irons demander à la médisance ses insolens commentaires et ses odieuses explications. Après cela, vraiment avons-nous bonne grâce à nous moquer de celles qui montrent quelque empressement pour satisfaire à la conscription du ma-

riage, quand nous en punissons si sévèrement les réfractaires !

Mais l'apologie ennue, et l'on ne se défend bien que par la récrimination; la polémique, la tribune, le barreau, ne vivent pas autrement. Or, pourquoi ne ferait-on pas poser devant la critique le jeune homme à marier, le garçon qui veut se meubler d'une femme et se pourvoir d'une dot? Le jeune homme à marier a d'abord un tort très-grand, celui de n'être pas une vérité; ce qui est plus sérieux pour un mari que pour une Charte. Car l'aspirant au ménage n'est plus jeune. La dissipation du célibat a usé chez lui cette jeunesse, entendons-nous bien, cette jeunesse morale, ces vives facultés de l'âme, cette première sensibilité, cette fraîcheur de sentimens, cette naïveté d'émotions, qu'il va trouver dans la compagne de sa vie, et dont il ne pourra pas apporter sa part à la communauté. De là sans doute, bien des mécomptes qu'on peut prévoir, des illusions qui vont être cruellement dissipées, des besoins qui ne seront pas compris, des pensées qui resteront sans communication et sans réponse; enfin ce

qu'il y a de plus triste au monde, le veuvage du cœur. Mais ceci appartient à l'histoire du mariage, et nous n'en sommes qu'à celle des préliminaires. Il suffit donc de constater que le titre de prétendu est un mensonge.

Vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de tous les hommes qui se présentent pour faire inscrire leurs noms sous le grillage du cadre municipal. Il en est heureusement, et beaucoup, qu'on pourrait dire prédestinés au lien conjugal par leur caractère, par leur position sociale, par leur éducation, qui vont tout droit à leur but, qui entrent dans le monde avec une vocation déterminée, pour la remplir tôt ou tard, selon que l'occasion leur fournira de quoi s'appareiller et compléter leur existence. Ce seront là, si vous le voulez, des épouseurs; le jeune homme à marier est autre chose.

C'est le plus souvent un vétéran de la vie joyeuse, un invalide du célibat, trompé dans ses espérances de gloire, de profit ou d'ambition, qui veut, comme il dit, faire une fin, parce qu'il a manqué la sienne. Rien n'est plaisant,

lorsqu'on n'y a pas à risquer le bonheur de sa fille ou de sa soeur, comme d'entendre ses confidences. Il a épuisé la vie, il l'a vue et retournée sur toutes ses faces. Il a pressé et tordu le plaisir comme une éponge dont la dernière goutte est tarie. Il ne croit plus à l'amour, plus à l'amitié, plus au plaisir. Il est désabusé de tout, et principalement des femmes. Partant il lui en faut une, qui soit à lui, qui lui appartienne par ces promesses, dont il se vante d'avoir souvent éprouvé à son profit la fragilité. Et puis il ajoutera, d'une voix un peu plus basse, qu'il voit déjà l'âge projeter le long de ses tempes des fils argentés, qu'il sent le rhumatisme se glisser dans ses membres, que son cerveau a besoin d'être réchauffé par cette coiffure inélégante et commode dont l'usage n'est connu qu'à l'oreiller nuptial.

Mais ces choses-là se racontent seulement à l'amitié comme une justification, comme une excuse, et cette prétention à la caducité, cette fatuité de la goutte et du catarrhe ont tout à fait bonne grâce entre garçons. Ailleurs le candidat au mariage prendra un air moins cassé.

il affectera même un peu d'étourderie pour que sa femme ait quelque chose à corriger en lui. Le voilà qui entre dans un salon; car il fréquente beaucoup les salons depuis qu'il s'est mis sur les rangs, et il n'en dédaigne aucun. Il est bien revenu de son insolent mépris pour les réunions bourgeoises de ce monde où il est né, et hors duquel il avait pris son essor. Maintenant il flaire les dots jusques dans l'arrière-boutique; il se réconcilie avec l'épicier. Le voilà donc qui entre dans un lieu, n'importe de quelle appellation, où s'assemblent les familles; frisé, pommadé, proprement ajusté, ni trop simple, ni trop coquet, portant avec lui toute sa mise de fonds dans la société qu'il veut contracter, c'est-à-dire, sa personne.

Car vraiment il n'a que cela, sauf quelque héritage dont il est seulement séparé par deux ou trois générations de parens en parfaite santé, et qui court encore la chance des caprices testamentaires. Je ne sais ce que deviennent les patrimoines; mais les notaires assurent qu'il en arrive bien peu aux contrats. A défaut de fortune il a des talens, des relations, des con-

lorsqu'on n'y a pas à risquer le bonheur de sa fille ou de sa sœur, comme d'entendre ses confidences. Il a épuisé la vie, il l'a vue et retournée sur toutes ses faces. Il a pressé et tordu le plaisir comme une éponge dont la dernière goutte est tarie. Il ne croit plus à l'amour, plus à l'amitié, plus au plaisir. Il est désabusé de tout, et principalement des femmes. Partant il lui en faut une, qui soit à lui, qui lui appartienne par ces promesses, dont il se vante d'avoir souvent éprouvé à son profit la fragilité. Et puis il ajoutera, d'une voix un peu plus basse, qu'il voit déjà l'âge projeter le long de ses tempes des fils argentés, qu'il sent le rhumatisme se glisser dans ses membres, que son cerveau a besoin d'être réchauffé par cette coiffure inélégante et commode dont l'usage n'est connu qu'à l'oreiller nuptial.

Mais ces choses-là se racontent seulement à l'amitié comme une justification, comme une excuse, et cette prétention à la caducité, cette fatuité de la goutte et du catarrhe ont tout à fait bonne grâce entre garçons. Ailleurs le candidat au mariage prendra un air moins cassé.

Il affectera même un peu d'étourderie pour que sa femme ait quelque chose à corriger en lui. Le voilà qui entre dans un salon; car il fréquente beaucoup les salons depuis qu'il s'est mis sur les rangs, et il n'en dédaigne aucun. Il est bien revenu de son insolent mépris pour les réunions bourgeoises de ce monde où il est né, et hors duquel il avait pris son essor. Maintenant il flaire les dots jusques dans l'arrière-boutique; il se réconcilie avec l'épicier. Le voilà donc qui entre dans un lieu, n'importe de quelle appellation, où s'assemblent les familles; frisé, pommadé, proprement ajusté, ni trop simple, ni trop coquet, portant avec lui toute sa mise de fonds dans la société qu'il veut contracter, c'est-à-dire, sa personne.

Car vraiment il n'a que cela, sauf quelque héritage dont il est seulement séparé par deux ou trois générations de parens en parfaite santé, et qui court encore la chance des caprices testamentaires. Je ne sais ce que deviennent les patrimoines; mais les notaires assurent qu'il en arrive bien peu aux contrats. A défaut de fortune il a des talens, des relations, des con-

naissances, du crédit. Il s'est acquis, dans les coulisses ou les foyers de nos théâtres, un ami qui peut, d'un jour à l'autre, devenir ministre: Un tel l'est bien; on ne saurait croire combien cet Un tel a fourni d'argumens aux ambitions de tout étage. Avec cela, il faut voir comme il est difficile. Même devant une glace, il demandera que sa future ait de la beauté. Même avec un faux toupet et des rides, il exigera qu'elle soit mineure. A plus forte raison, s'il n'a pas payé son loyer, voudra-t-il du comptant et des espérances. Il se relâchera seulement sur l'article de l'esprit. Chacun croit en avoir pour deux.

Mais quand il a trouvé ce qu'il lui faut, c'est alors que vous le trouverez tout doux et complaisant. La posture embarrassée de l'homme qui ploie ses deux bras en deux angles égaux, pour soutenir en marchant la mère et la fille, a été dessinée d'après lui. Voyez de quel air il rit aux contes des grands parens, aux plaisanteries de l'oncle et aux mutineries du petit frère; avec quelle docilité il conduit toute la famille au Jardin-des-Plantes ou à la revue. Il irait au sermon, si on l'en priait. Il lit le matin le journal

auquel le père est abonné, pour se trouver le soir de son opinion, et quand la demoiselle s'assoit à son piano, il bat à faux la mesure. Il regrette que ses parens, à lui, préoccupés de vues plus sérieuses, ne lui aient pas fait apprendre la flûte ou le violon. Car il était né pour la musique; et la charitable virtuose, qui croit bonnement sur parole à sa haute érudition, se hâte de lui dire en rougissant: « Dame, monsieur, on ne peut pas tout savoir. » Pauvre enfant!

Or, pourriez-vous me dire, en conscience, de quel côté il y a le plus de tromperie, le plus de petites ruses, de réticences, de dissimulations, d'hypocrites promesses? Et, à supposer que la balance soit égale, que, pour l'honneur de la morale, il faille considérer le contrat de mariage comme une partie de jeu où l'on triche de part et d'autre, du moins, ne serez-vous pas forcé de reconnaître que le tort est plus grand là où il est plus libre, plus volontaire, plus savant, plus calculé? Ne conviendrez-vous pas au moins que, dans cette espèce d'assaut où le moyen de succès est de plaire, l'avantage des formes est

sans comparaison pour le sexe à qui la nature a donné la coquetterie comme une compensation de sa faiblesse, chez qui la séduction a toutes les grâces de l'instinct et de la naïveté? La justice divine a voulu que le mensonge du fort fût toujours empreint de ridicule.

De tout cela, je conclus qu'il ne faut jamais se moquer des filles qui cherchent un mari; par précaution, si on est exposé au mariage; par charité, si l'on s'en croit exempt.

LES SPECTACLES.